Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 18

Artikel: Boutades
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-187693

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Danglar devint-il grave et sérieux avant l'âge. Une teinte vague de mélancolie marbra la fraîcheur de son gentil visage, et cette jeune fille, que le ciel avait voulu faire joyeuse autant que belle, paraissait, à dix-huit printemps, une victime déjà résignée au malheur. Néanmoins, jamais une plainte ne s'exhala de ses lèvres, et aux questions de ses amies ou de ses maîtresses, elle opposa le silence le plus absolu.

C'est donc le cœur opressé qu'elle rentra à la *Charmeuse*. Elle retrouva son père tel qu'elle l'avait laissé, tel qu'elle l'avait toujours connu, hélas! bienveillant, plein d'égards et d'attentions, mais froid et réservé, avare d'une caresse comme d'un mot affectueux.

— Oh! ma mère, s'écriait l'aimante créature en constatant ce fait; oh! ma mère, que n'es-tu près de moi! Toi, au moins, tu m'appellerais ta fille! toi, au moins, tu me presserais sur ton sein.

Un matin, Angèle, entrant dans le cabinet de M. Danglard, le trouva plus pâle que d'habitude; la fatigue était peinte sur ses traits, les larmes avaient rougi le bord de ses yeux.

— Mon père, vous avez pleuré, dit-elle en se jetant dans ses bras; mon père, mon bon père, vous souffrez, vous êtes malheureux, ne me cachez plus davantage vos tourments et vos peines. Ne suis-je, pas votre fille? n'ai-je pas le droit de les partager et de pleurer avec vous?

Et elle tomba suppliante aux genoux de celui dont elle implorait la confiance.

Relevez-vous, Angèle, répondit-il d'une voix émue; relevez-vous. Aussi bien le jour est venu ou je dois tout vous révéler, expliquer ma conduite envers vous et faire connaître la source des larmes que vous avez surprises... Asseyez-vous... ayez du courage... je tâcherai d'en avoir.

La jeune fille, toute tremblante, s'assit auprès de N. Danglard, qui continua en ces termes:

— Orphelin dès ma naissance, ne possédant qu'un très modique patrimoine, je me livrai à l'étude de la médecine. Reçu docteur, je suivis les conseils de quelques amis, je vins dans l'île de Corse exercer ma profession et tenter la fortune. Il y a de cela environ vingt-cinq ans. Au nombre de mes clients, je comptais la famille Poletti. Une maladie terrible, le croup, frappa leur fille unique. Je fus appelé à son chevet. La science médicale, à cette époque, n'avait pas fait les découvertes dont elle s'est enrichie depuis; le croup, alors, était réputé incurable. Mes soins furent inutiles, et la pauvre petite ne tarda pas à succomber sous les étreintes du mal cruel qui l'avait saisie. Cet événement plongea les Poletti dans le plus sombre désespoir. Le père en perdit la raison, et sa folie prenant un caractère sauvage, il me considéra comme l'auteur de cette mort inévitable. Souvent on l'entendait m'accuser de son malheur, m'accabler de ses malédictions, et me menacer de sa vengeance; il m'adressa plusieurs billets conçus dans cette forme invariable: « C'est toi qui a tué mon Andréa; mais moi aussi je tuerai ta fille! » Je quittai la Corse et retournai à Paris. Au milieu du bruit de la grande ville et du tourbillon des affaires, j'oubliai peu à peu ce triste épisode de ma jeunesse; je fis un brillant mariage, et renonçant à la médecine, je vins me fixer ici, mon pays natal. A peine installé dans cette maison, je reçus une lettre d'Ajaccio: « C'est toi qui l'as tuée, me répétait le vindicatif Poletti; moi aussi je tuerai ta fille! » L'infortuné n'était point guéri. Dans les circonstances nouvelles où je me trouvais, une telle menace m'épouvantait malgré moi. Connaissant les mœurs d'un endroit où j'avais assez longtemps vécu, n'avais-je pas raison, cette fois, de redouter une *vendetta* implacable, de la part de mon féroce ennemi, s'il me survenait jamais un enfant? Mes craintes, chimériques sans doute, mais mal dissimulées, n'échappèrent pas à ma jeune femme; elle perça ce fatal secret, et mes efforts furent impuissants à calmer ses angoisses et ses anxiétés pour l'avenir. Ses alarmes augmentèrent lorsque, peu de mois après, elle devint mère et donna le jour à... une fille.

— O ma pauvre mère! interrompit Angèle.

— Poletti ignora probablement le bonheur qui m'était échu en partage, car il ne m'écrivit plus. — J'ai appris depuis qu'il avait terminé son existence sans avoir recouvré la raison. — J'aurais pu supprimer la première partie de mon récit, elle ne vous intéresse pas directement, Angèle, mais je n'ai voulu vous laisser ignorer rien de ce qui touche à mon passé. Ce qu'il me reste à vous apprendre, mon enfant, va, je le sais, briser votre âme, détruire irrévocablement vos illusions. Permettez-moi donc, avant de poursuivre, de vous rappeler au courage que vous m'avez promis de montrer.

(*A suivre.*)

Boutades.

Il y a quelques jours, le vieux roi de Saxe chassait avec l'empereur François-Joseph. La nuit venait. Les deux chasseurs étaient trop las pour regagner la Résidence. Ils avisent une charrette conduite par un paysan.

— Montons-nous dans cette charrette? demanda l'empereur.

— Montons! répond le roi. A la chasse comme à la chasse!

Le paysan leur fit bon accueil, et, quand on fut au terme du voyage, l'empereur glissa quelques florins dans la main du brave homme et lui dit en souriant:

— Savez-vous qui vous venez de conduire?

— Ma foi, non.

— Vous venez de conduire l'empereur d'Autriche et le roi de Saxe.

Le paysan, convaincu qu'il avait affaire à deux mystificateurs, reprit avec un aplomb superbe:

— Et vous, savez-vous qui je suis?

— Pas davantage.

— Eh bien, je suis le schah de Perse!

Et il fouetta sa bête.

Recette.

Salade sans huile. — Si vous voulez manger une salade exquise, prenez une belle laitue romaine bien blanche, enlevez les plus grosses côtes et coupez les feuilles en trois ou quatre morceaux. Pour l'assaisonner, prenez du beurre très frais, faites-le fondre à la chaleur, en le maniant d'un peu de farine; ajoutez du vinaigre en quantité suffisante, un jaune d'œuf battu, deux cuillerées de crême, sel et poivre; mettez ce mélange au fond du saladier, puis remuez avec les feuilles de la romaine, afin de les saturer complétement avec cette préparation.

OPÉRA. — *Dimanche* 6 *mai* 1883, exceptionnellement, prix de la Comédie, admission des billets du dimanche. Dernière représentation de:

Gillette de Narbonne,

opéra comique en trois actes.

Lundi 7 mai: **Zampa.**

Imprimerie Howard Guilloud & Cie.